

césar  
aira  

---

prins

CÉSAR AIRA

---

PRINS

Un célèbre auteur de romans gothiques décide d'arrêter d'écrire. Lassé de se plier aux exigences du genre et aux lois du marché éditorial, frustré d'y avoir sacrifié ses ambitions littéraires, il amorce un virage radical : sa vie sera désormais consacrée à l'opium. Encore faut-il en trouver. Commence donc pour notre héros une errance dans les rues de Buenos Aires jusqu'à une boutique, l'Antiquité. L'Huissier, un étrange dealer, l'y attend. Et lui ouvre très vite les portes d'une réalité inexplorée... Formidable éloge des pouvoirs de la fiction, *Prins* invite son lecteur à cheminer dans une succession de labyrinthes, d'escaliers secrets, de trompe-l'œil où la surprise est reine et où s'estompe la frontière entre réalité et rêve. On y retrouve l'humour et la fantaisie légendaires de César Aira, et le regard ironique qu'il porte sur notre monde.

« César Aira est l'un des trois ou quatre meilleurs écrivains d'aujourd'hui en langue espagnole. »

***Roberto Bolaño***

PRINS

*du même auteur  
chez Christian Bourgois*

J'ÉTAIS UNE PETITE FILLE DE SEPT ANS  
LA PREUVE  
LE MAGICIEN  
LE PROSPECTUS  
LES NUITS DE FLORES  
VARAMO  
LES FANTÔMES  
LE TESTAMENT DU MAGICIEN TÉNOR  
LE CONGRÈS DE LITTÉRATURE

*du même auteur  
dans la collection « Titres »*

ANNIVERSAIRE

*du même auteur  
en numérique*

LE PROSPECTUS  
LES NUITS DE FLORES  
VARAMO  
LES FANTÔMES  
LE TESTAMENT DU MAGICIEN TÉNOR  
LE CONGRÈS DE LITTÉRATURE

CÉSAR AIRA

# PRINS

Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Christilla VASSEROT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Prins*



© César Aira, 2018

This edition is published by arrangement with Literarische Agentur Michael Gaeb in conjunction with its duly appointed agent L'Autre agence, Paris, France. All rights reserved.

© Christian Bourgois éditeur, 2019,  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-03180-5

Condamné depuis toujours à la rédaction laborieuse de romans gothiques, enchaîné au goût décadent d'un public inculte... La lassitude me gagnait. J'étais incapable de terminer la moindre phrase. Disons... Une syntaxe décente... Écrire, ça, je pouvais encore, je pourrais toujours, cela faisait partie des automatismes acquis par mon système nerveux, mais vint un moment où les ombres se firent plus denses au-dessus de moi... Les goûts raffinés de ma jeunesse lettrée se retrouvèrent enfouis sous les impératifs des conventions surannées du roman gothique. Dévalués, qui plus est, par la quantité. J'avais perdu le compte de ma production, ce ramassis déplorable. La littérature de genre pousse, voire force à la quantité. Pour commencer, on exige d'elle une faible qualité, car la densité de la qualité littéraire rend la lecture malaisée, or la littérature de genre est conçue pour une lecture sans effort, avec plaisir (le raisonnement restant admissible, toutes proportions gardées). Dans ces conditions, on peut écrire vite. Les lecteurs, à leur

tour, lisent vite, parviennent rapidement au bout du livre, en veulent un autre. Que le cercle soit vicieux ou vertueux, la boucle est bouclée, la demande est satisfaite, c'est une affaire qui roule, et l'auteur se retrouve pris au piège de cette machine infernale.

Quand ils daignaient encore parler de moi, les critiques ne le faisaient qu'en des termes méprisants. Je ne leur en voulais pas. Le roman gothique tel que je le pratiquais n'était qu'une combinaison éculée des mêmes ingrédients à n'en plus finir. Je les connaissais par cœur : le manuscrit médiéval retrouvé au fond d'un coffre dans le grenier d'un couvent, écrit en grec ou en araméen et traduit par un moine errant providentiel ; le château en haut de la montagne, encerclé par une fosse profonde, avec son pont-levis, ses pièces délabrées, ses arches à l'abri desquelles les chauves-souris allaient se cacher ; le méchant comte, seigneur et maître des lieux, si possible après avoir usurpé le domaine ; la belle damoiselle orpheline enfermée dans un cachot tant qu'elle refuse de céder aux avances lascives du seigneur féodal ; le jeune garçon élevé par des paysans qui l'ont trouvé abandonné dans une forêt, la chevalière en or gravée d'un dessin étrange posée à côté de lui, si possible également une marque de naissance à l'épaule, en forme de flèche, de croix ou d'étoile ; le vieux prêtre qui a gardé quarante années durant le secret qui lui avait été confié par la reine ou la duchesse sur son lit de mort ; le spectre qui ne cessera de déambuler en haut des tours tant que n'aura pas été versée la dernière goutte de sang du dernier descendant des usurpateurs ; la statue qui prend vie, la rose qui saigne, les catalepsies prolongées, les

bruits inexplicables ; et, pour circuler parmi toutes ces fadaïses, les sempiternelles portes dérobées, passages souterrains, tunnels, couloirs interminables éclairés par une seule bougie qu'un courant d'air intempestif vient éteindre à minuit...

De quoi alimenter le feu des sarcasmes qui s'abattaient sur moi : la vulgarité du maigre produit de mon imagination bas de gamme qui, pour ne rien gâcher, était sujette à caution, tant planait la menace du plagiat ; le mal que je faisais à la promotion de la lecture à laquelle le gouvernement tenait tant, lui qui voulait relever le niveau culturel, sauf que promouvoir la lecture, c'était me promouvoir moi aussi, et c'était visiblement un tel crime à leurs yeux que leurs campagnes étaient teintées de désespoir ; d'autant que le nombre de livres où mon nom figurait en bonne place sur la couverture était comme une multiplication de l'horreur. Non seulement je faisais du mal à mes contemporains, mais je le faisais en grande quantité. Bref, il y avait bien des raisons de déplorer mon existence. J'aurais dû m'en moquer. L'artiste, de même que le démon, se satisfait tout seul, la courbe de son appétit se referme sur lui-même, et tel était mon cas ; il n'empêche, des bribes de ces avis extérieurs parvenaient à m'atteindre, à quoi venait s'ajouter l'immense fatigue due à mon âge, à mon passé et à l'angoisse que me procurait cette œuvre méprisante en forme de montagne de livres. Comme je n'avais pas de solution au problème de la qualité, je me suis dit que je pouvais résoudre celui de la quantité en n'écrivant plus. Cesser d'écrire. Je me suis rendu compte, a posteriori, que le qualitatif s'en trouvait également résolu : en effet, s'il

n'y avait rien, on ne pouvait le qualifier ni de bon ni de mauvais; de ce point de vue, le rien est inerte.

La décision peut sembler jusqu'au-boutiste, mais je tiens à faire remarquer que j'étais moi-même à bout; j'avais sombré dans l'amertume et l'anomie. Arrêter d'écrire était donc la moindre des choses. J'ai fait comme ce gars qui, poussé à bout par l'hostilité des membres de sa famille à son égard, leur annonce que, puisqu'il les dérange à ce point, il veut bien les débarrasser de sa présence, alors il se tire devant eux une balle dans la tête, peu lui importe qu'il y ait des enfants, qu'il éclabousse de sang. La comparaison n'est pas disproportionnée car, pour moi, écrire était l'équivalent de vivre. L'autre, en se suicidant, causait certes plus de remous, engendrait un sentiment de culpabilité sans précédent au sein de la famille et leur pourrissait la vie pendant un bon bout de temps au moins. Mon renoncement, en revanche, avait beau être à sa manière un renoncement à la vie, à ce que j'avais de plus précieux au monde, il passerait inaperçu. Le seul qui en tirerait de l'amertume, ce serait moi, d'ailleurs je l'étais déjà, amer.

Au fait, était-ce vraiment «ce que j'avais de plus précieux au monde»? Écrire des saletés pareilles? Je dramatise. C'est que j'ai de bonnes raisons d'en faire un drame. Écrire n'était pas seulement mon gagne-pain, c'était le travail qui nous tenait moi en éveil et le temps à distance, lui qui a toujours été mon grand ennemi. Si j'arrêtais d'écrire, un grand vide s'ouvrirait... Encore que le vide était déjà là, durant ces interminables journées d'ennui gothique, lorsque, contaminé par le sujet qui envahissait mon cerveau

telle une épaisse mélasse, je me promenais, avec une impatience que rien ne justifiait, dans les pièces sombres de ma maison. Des portraits de prétendus aïeux à la mine renfrognée m'observaient depuis les pans de mur recouverts de chêne. Des armoiries, des armures rouillées à la visièrè baissée, d'énormes épées croisées sur le mur, tellement grandes qu'on avait du mal à imaginer la carrure inhumaine de celui qui aurait été capable de les brandir dans un passé légendaire. Et, dans les miroirs, ma silhouette enveloppée dans la lueur crépusculaire des vitraux racontant de sanglantes histoires. L'un d'eux m'attirait tout particulièrement, mes pas me conduisaient jusqu'à lui sans que ma volonté ne leur en intime l'ordre et je pouvais rester des heures (en fait, je perdais la notion du temps, c'étaient peut-être des secondes) absorbé dans sa contemplation. Il représentait le départ d'un guerrier pour les croisades ; sa femme s'agrippait à lui, cherchant à le retenir, versant des larmes représentées sur le vitrail par de petites gouttes d'époxy avec une perle de verre à l'intérieur, mais de sous sa jupe dépassait la tête d'un renard, détail d'autant plus fascinant qu'inexplicable. La lumière rouge du soleil couchant qui traversait les mains réunies des deux époux se projetait sur mon visage, telle une gifle d'amour perdu.

Plus qu'une maison, c'était une scénographie, un théâtre. Qui n'était même pas à mon goût. Je m'y étais installé sur les conseils de mes éditeurs : recevoir les journalistes venus m'interviewer dans un cadre pareil, vêtu de mon costume en velours noir et de ma cape doublée de soie rouge, voilà qui boosterait les ventes. Au début, je trouvais ça marrant, je me

disais que c'était encore une façon de me moquer du public ignorant qui consommait ces produits pseudo-littéraires. Puis j'ai compris mon erreur. Cette gêneflexion, ironique à mes yeux, face aux exigences du marché, était parfaitement naïve et humiliante. C'est qu'il fallait vraiment être naïf pour croire qu'il peut y avoir de l'ironie quand il est question d'argent.

Comme je n'avais pas l'intention de me laisser envahir par l'amertume, parce que si j'arrêtais d'écrire, c'était justement pour m'épargner cette amertume, pour ne plus être le clown de la littérature, je me suis mis à réfléchir à une autre activité susceptible de remplacer celle qui avait jusque-là occupé mes journées. La pratique du roman gothique, à cause de son côté anachronique et surréaliste, à cause du chaos thématique qui lui est propre, m'avait permis d'entrer en contact avec tout ce qui se fait en matière d'activité humaine, depuis la science jusqu'au crime, je n'avais donc qu'à fouiller dans mes archives mentales pour y dénicher un passe-temps facile et amusant, pas trop facile quand même, pour qu'il ne devienne pas mécanique et ennuyeux, ni trop amusant, pour qu'il ne se transforme pas en obsession. Malgré ces quelques restrictions, le choix restait vaste. J'ai passé des journées à envisager plusieurs possibilités, à rêvasser tout éveillé (qui ne s'est pas projeté un jour reconverti en ermite, ou prenant des cours de parachutisme?), puis j'ai fini par me dire que, si je continuais comme ça, l'activité à laquelle j'allais consacrer le restant de ma vie consisterait à imaginer et à jauger les différentes activités auxquelles je pourrais consacrer le restant de ma vie. Il n'y avait en soi rien de mal à cela, si

ce n'est que cette rêverie n'était rien d'autre qu'une fumée sans effet, réduite à la mélancolique stérilité de ses cercles.

Je devais m'en tenir à mes capacités réelles, en choisir une et la mettre en pratique, histoire de faire un essai. Pour mettre un peu d'ordre dans ma sélection, j'ai pris des notes sur un carnet, j'ai rassemblé mes idées sous forme de listes et j'ai fait le tri, car il y en avait à prendre et à laisser, surtout à laisser : la céramique, qui me faisait horreur, un instrument de musique (la musique est ce qui m'ennuie le plus au monde), la philatélie, qui n'est pas vraiment une occupation, sauf si on l'exerce professionnellement, ce qui n'était nullement mon intention. Ces quelques vaines écorces de l'arbre de mes pensées laissent entrevoir le plaisir infantile que ce choix me procurait. Soit dit en passant, je pouvais me le permettre dans la mesure où la vente de mes livres me mettait à l'abri de tout souci financier ; ma recherche d'une occupation n'était pas conditionnée par des considérations vénales mais par un hédonisme pur et dur.

Mon choix pouvait se porter sur n'importe quoi (je l'ai déjà dit), voire sur n'importe quoi d'insignifiant. Il suffisait que cela me permette d'ancrer mon temps et mes pensées, afin d'éviter leur totale dissolution. N'importe quoi, presque rien, ou la moitié de rien, tout ce que je voulais, c'était de quoi remplacer feu mon métier d'écrivain. À l'époque où je l'exerçais encore, il ne me prenait que quelques minutes par jour, une demi-heure tout au plus, le reste de mon temps était du temps libre, qui n'avait nul besoin d'être remplacé puisqu'il resterait le même.

Une telle formulation peut s'avérer trompeuse car, si l'écriture n'occupait qu'un atome de l'univers d'une journée, elle était son centre et sa raison d'être: ne pouvait pas s'y substituer n'importe quel atome. À moins que si? Personne n'est prédestiné dès la naissance à écrire des romans gothiques, moi pas plus qu'un autre. Une longue habitude laisse néanmoins des traces, et les miennes étaient profondes. J'avais beau ne pas prendre au sérieux ces livres minables publiés avec ma signature, j'en étais le responsable, ce qui rendait l'histoire lourde à porter. Pas seulement mon histoire personnelle. L'étiquette « littérature de genre » n'avait pas toujours été accolée aux romans gothiques. Le premier que j'avais écrit était de la littérature, point, il s'inscrivait de droit dans l'Histoire de la Littérature, dans la mesure où il était un produit inévitable de son époque; il comportait son lot d'allégories propres à l'Argentine et à la production narrative latino-américaine en général. Les châteaux forts encerclés d'une fosse profonde représentaient les oligarchies locales alliées au capitalisme colonialiste, le cruel seigneur féodal n'était autre que le dictateur du moment, le spectre en haut de la tour le martyr ouvrier, et ainsi de suite. C'est la répétition qui a tout dégradé: l'allégorie est à usage unique. J'ai écrit un deuxième roman, un troisième... De l'allégorie, il ne restait que la coquille, qui avait sa propre vie. Le jeune idéaliste que j'étais à l'époque n'envisageait même pas que les lecteurs soient assez naïfs pour prendre au pied de la lettre ces mannequins en cours de fossilisation accélérée. J'ai tenté de m'arrêter. Je n'ai pas pu. J'avais besoin d'argent. Sans même m'en rendre

compte, j'avais commencé à manipuler les épisodes et les personnages comme s'il s'agissait de dominos : il me suffisait de changer leur disposition pour que la trame éculée ait l'air nouvelle. Au début, je pensais fermement que le nombre de combinaisons n'était pas infini, que la dernière viendrait, qu'il n'y en aurait plus d'autre et qu'alors je pourrais me mettre à écrire quelque chose de plus digne. Vaine illusion. Tous les écrivains veulent arrêter d'écrire ce qu'ils écrivent, pour se sentir libres et commencer à bien écrire. Ils se leurrent tous, y compris moi. Je suis resté prisonnier de cet infini mesquin.

Ma décision irrévocable tranchait le nœud d'un coup d'un seul. Je pouvais même faire d'une pierre deux coups : un, mettre fin aux reproches qui me parvenaient du dehors et du dedans puisque, en cessant d'écrire, je cessais aussi d'écrire de la merde ; deux, être heureux. Car la pratique de la littérature ne m'avait jamais procuré un véritable bonheur, du moins tel que j'entends cet état auquel nous aspirons tous. Le mien a toujours été entaché de doutes, d'inquiétudes, de découragement, ainsi que d'une tension permanente. L'idée que je me fais du bonheur est plutôt liée au calme, à l'absence de soucis et de travaux en cours. Y a-t-il quelque chose de plus contraire à cela que le métier d'écrire ? Écrire est un travail toujours en cours, car il faut continuer à écrire, on écrit pour continuer à écrire. Un mot est attendu par d'autres au sein d'une phrase ; une phrase est attendue par d'autres au sein d'un paragraphe... Le présent flottant délicieusement entre passés et futurs, ce présent que j'identifie au bonheur échappe toujours à l'écrivain, à moi

d'autant plus, du fait de mes scrupules syntaxiques, de mes transitions en douceur et des belles asymétries sur lesquelles je fondais mes prétentions stylistiques. Pour couronner le tout, j'étais soumis à une tension supplémentaire : devoir tout faire en secret, comme si de rien n'était, car si les lecteurs venaient à percevoir le moindre relent de littérature, ils prenaient leurs jambes à leur cou.

Cesser d'écrire, pour toujours, liquider la dette pérenne de l'écriture, voilà qui me laissait la liberté de m'organiser, dans un seul but : me sentir bien. Il ne me restait qu'à trouver la bonne occupation de substitution ; probablement était-elle à portée de main, cachée dans la grande encyclopédie du monde ; je n'avais qu'à tourner ses pages une à une, et en profiter pour me distraire en regardant les images.

Après y avoir sobrement mais consciencieusement réfléchi, je me suis décidé pour l'opium. Il réunissait toutes les conditions requises. Pour parvenir à lui, j'avais écarté une incalculable quantité d'occupations, aussi nombreuses que les choses contenues dans le monde, ou les mots dans le dictionnaire. Je n'en revenais pas moi-même d'avoir passé en revue semblable catalogue. Où avais-je puisé cette énergie et cette résistance, moi qui pensais les avoir perdues en chemin ? J'ai fourni, j'imagine, un effort que je savais ultime et suprême, car je n'en ferais pas d'autre à l'avenir. Mon inconscient avait probablement transmis l'ordre d'annuler la peur d'être épuisé, ainsi que le besoin d'économiser mes forces pour un travail ultérieur.

Cette longue excursion à travers le monde de la diversité m'a permis de constater à quel point tout est interchangeable : chacun, y compris celui qui se cramponne à sa propre identité, est un autre en puissance. Je l'ai constaté avec mon sourire d'homme hautement civilisé, avec la curiosité du scientifique amateur ou

du philosophe du dimanche ; je me suis tout de même posé une question : quel effet cela aurait-il provoqué chez l'homme primitif ?

C'est cette question qui m'a mis sur la voie de ma trouvaille. Car je me suis souvenu de la légende du Roi de l'Opium, qui mettait en scène ces pensées tout en les parant des couleurs du conte et de l'imagination. Le Roi de l'Opium n'était pas du tout un roi, plutôt un événement, qui mit fin aux temps anciens. Les hommes archaïques avaient perdu courage en voyant que ce qu'ils faisaient, ou voyaient, ou sentaient, pouvait être autre. Cela va de soi, mais leurs esprits primaires l'avaient encaissé comme un vrai coup de massue. Bien sûr que tout pouvait être autre chose ! Nul besoin de la maturité progressivement acquise aux stades ultérieurs pour comprendre une telle évidence. S'ils étaient en train de peindre un bison sur l'une des parois de la caverne, ils étaient soudain assaillis par la foudroyante intuition qu'ils auraient tout aussi bien pu peindre un cheval. S'il pleuvait, le soleil aurait tout aussi bien pu briller et le ciel être bleu. Et ainsi de suite. Le monde et la vie n'étaient-ils donc qu'une possibilité parmi d'autres, un jeu de permutations frivole où tout n'était qu'un coup du hasard ? Il y avait de quoi y perdre goût. L'humanité, qui n'en était alors qu'au stade de l'enfance, fut prise de découragement et se mit à vieillir à toute vitesse. Le nihilisme s'empara du pithécantrope. Même la naissance de l'architecture fut incapable de ranimer la flamme. L'espèce était sur la voie de sa disparition prématurée quand, une minute avant l'extinction

des feux, ils découvrirent l'opium, la seule chose sans équivalent ni substitut.

C'était cela, le Roi de l'Opium. Concrètement, le Roi de l'Opium était le titre d'une collection de petits livres racontant tous la même histoire avec des variations auxquelles ils se prêtaient en raison de leur thématique, de même qu'ils se prêtaient aux dessins des artistes qui les illustraient. Certains livres de la collection étaient de ceux dont on tire telle ou telle languette pour faire bouger les images ; sur d'autres, des images en transparence, habilement disposées, révélaient le contraire de ce qui était montré. Il y eut de nombreuses variantes, toutes fort ingénieuses, dont une qui reprenait le principe du dessin point par point, chaque point étant numéroté sur la page blanche, avec une originalité : en réunissant les points de la série par ordre croissant, on obtenait une forme, puis, en recommençant l'opération par ordre décroissant cette fois, on voyait se dessiner une nouvelle forme par-dessus la première, totalement différente. Sur la dernière page de ces petits livres carrés à couverture épaisse figurait toujours le Roi de l'Opium, assis sur son trône la mine triomphante.

Pour les décrire, il me suffit de fermer les yeux, de me rappeler mon enfance, du moins la période où je collectionnais les petits livres du Roi de l'Opium, où je les rangeais bien soigneusement dans une boîte à chaussures. Je n'avais pas encore appris à lire mais ils me procuraient un plaisir à nul autre pareil, quand je les sortais de leur boîte pour les disposer en ligne ou en damier sur le sol. Il n'est pas improbable que mon penchant pour les livres date de cette époque. Si tel

est le cas, la décision que j'ai prise vient couronner ma carrière par une de ces belles symétries asymétriques que j'ai tellement recherchées tout au long de mon œuvre : ce qui a commencé par l'opium s'achève par l'opium. À cette coïncidence s'ajoute la plus grande de toutes les non-coïncidences : le premier opium était une métaphore didactique pour enfants, le dernier opium est l'objet matériel, comme s'il fallait toute une vie pour qu'un mot devienne la chose qu'il représente.